

TRACES⁴⁵ DE MÉMOIRE



PB-PP | B 19464
BELGIE(N) - BELGIQUE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2022



LES BOURREAUX

1^{ère} PARTIE

Préface
p. 2

Actualité
Pourquoi suis-je en vie ?
Pour porter cette culpabilité ?
Rainer Höb
p. 3

Auschwitz
Bourreaux parmi les bourreaux :
Les commandants du
camp d'Auschwitz
p. 6

Approfondissement
Zoom sur des bourreaux
allemands et turcs
p. 8

No Comment
p. 13

Biblio
De livres et d'auteurs
p. 14

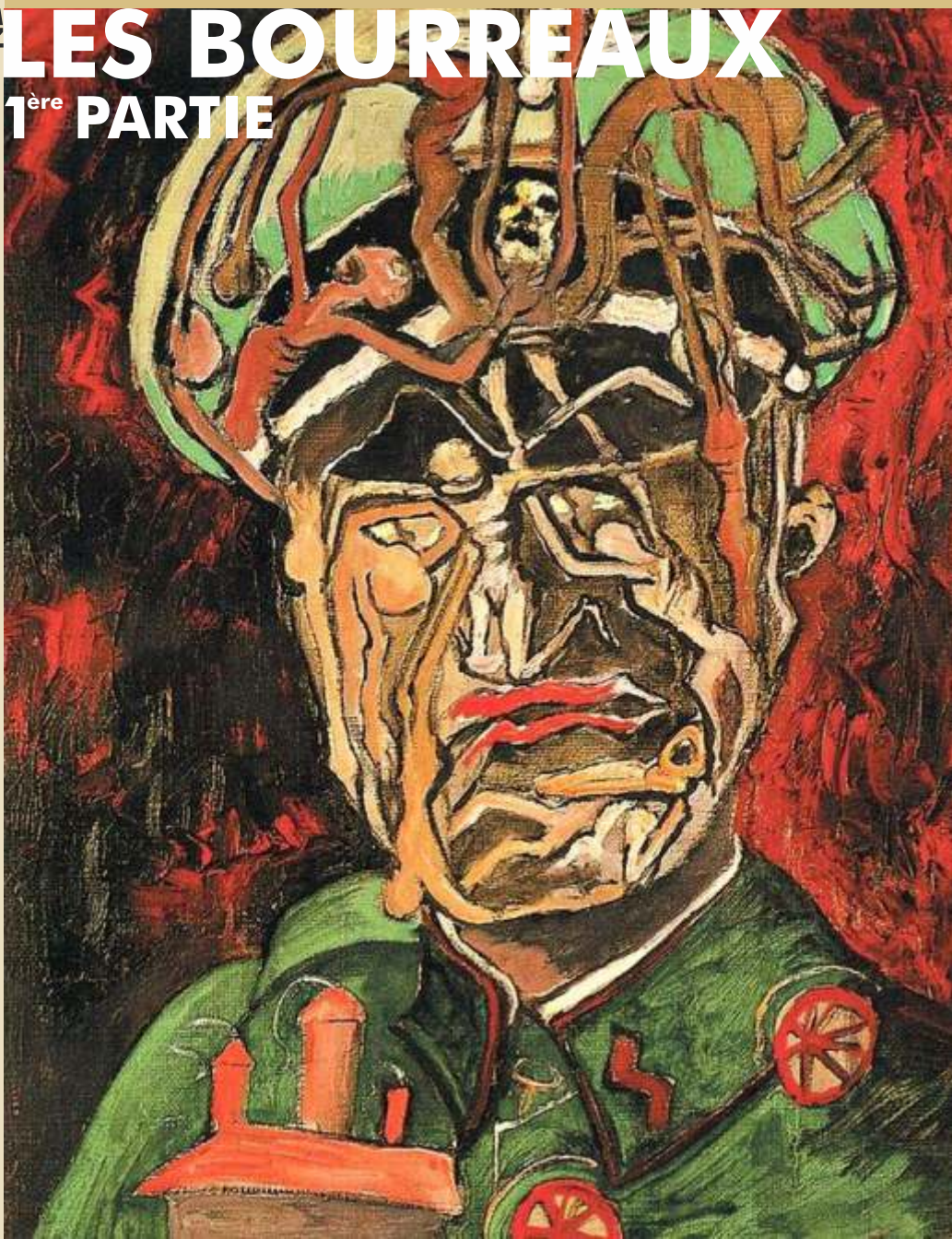
Interrogation
Comment un homme ordinaire
est devenu un monstre nazi
p. 16
+ fiche pédagogique p. 21

Le saviez-vous ?
Johanna Langefeld
p. 22

Réflexion
Les commandants du
SS-Auffanglager Breendonk
p. 24

Varia
p. 26

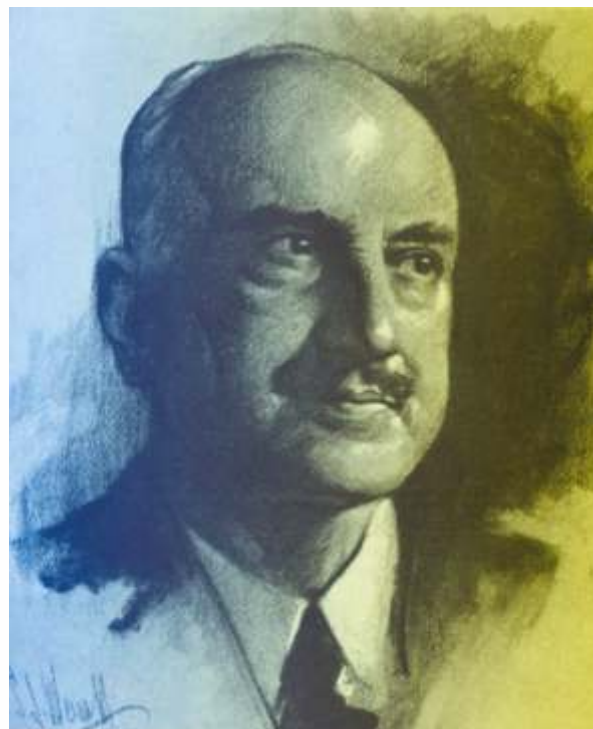
APRÈS LECTURE, MERCI DE
ME PASSER À VOS COLLÈGUES



*Ceux qui ne peuvent se
rappeler le passé sont
condamnés à le répéter*
George Santayana



CHÈRES LECTRICES, CHERS LECTEURS



© Droits réservés

En écrivant que « ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter », l'auteur et philosophe hispano-américain George Santayana (1863-1952) était sans doute loin de se douter à quel point l'avenir allait lui donner raison. Cette maxime semble bien banale dans un bulletin pédagogique qui rassemble des articles sur l'Histoire majoritairement en lien avec la Seconde Guerre mondiale. Ce qui est moins banal, c'est la date à laquelle est née cette citation, à savoir 1905.

Après deux années marquées par la crise sanitaire, les pays d'Europe doivent aujourd'hui faire face aux conséquences d'une nouvelle guerre, alors que la plupart cohabitent en paix depuis quatre-vingts ans. Outre les retombées économiques qui touchent même les populations qui se trouvent à une distance « sûre » du conflit, cette situation nous force à regarder en face la souffrance et les monstruosités dont s'accompagne inévitablement une

guerre, et à nous rappeler que les enfants, les femmes, les aînés et les plus faibles sont toujours plus vulnérables aux atrocités auxquelles ils sont exposés bien malgré eux. Comme nous le savons tous, les guerres sont préparées, organisées et déclenchées par les pouvoirs en place, mais elles sont également menées sur le terrain par des hommes de chair et de sang. Malgré les règles de guerre imposées par le droit international, certains exécutants se révèlent être de véritables bourreaux, comme en témoignent les différents tribunaux de guerre qui ont par le passé infligé de lourdes peines de prison aux auteurs de divers crimes de guerre.

Pour l'année 2022-2023, nous avons décidé, avant même que n'éclate la guerre en Ukraine, de nous intéresser aux coupables et aux comportements de criminels de guerre. Pour revenir à la fameuse citation de George Santayana, l'une des missions de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, en sa qualité de Centre d'Études et

de Documentation, est de transmettre des connaissances historiques aux élèves, aux étudiants et à un large public afin de les sensibiliser aux terribles événements du passé dans l'espoir d'offrir à nos enfants et aux générations à venir un avenir meilleur, placé sous le signe de la paix.

Les articles des quatre prochains numéros seront axés sur les bourreaux. Nous examinerons les actes de guerre sous un angle historique, mais aussi psychologique, criminologique et éthique. Nous tenons à remercier les chercheurs qui nous ont aidés au fil des différents articles. Leurs analyses expertes sont une véritable porte ouverte sur le parcours des criminels, et sur les facteurs et les circonstances qui les ont amenés à commettre les crimes les plus odieux. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz



POURQUOI SUIS-JE EN VIE ? POUR PORTER CETTE CULPABILITÉ ?

RAINER HÖß

Il ne fait aucun doute que les enfants et, par extension, les descendants des victimes de la persécution des Juifs sont eux aussi des victimes. Mais qu'en est-il des enfants et des petits-enfants des bourreaux ? Comment font-ils face à l'histoire, moins glorieuse, de leur famille ? Les quatre articles de la rubrique « Actualité » sont consacrés aux descendants d'auteurs d'actes inhumains commis sur des victimes sans défense au nom d'une idéologie. Certains ont pris des mesures plus ou moins radicales et ont coupé les ponts avec leur famille. D'autres se sont donné pour mission de montrer au monde jusqu'où peut mener la haine. Aussi regrettable que cela puisse être, quelques-uns de ces descendants ont, à l'inverse, choisi de justifier les actes de leurs (grands-)parents, voire de marcher sur leurs traces.

Dans un documentaire intitulé *Hitler's Children* (2011), cinq descendants de nazis figurant parmi les plus influents du régime d'Hitler reviennent sur cet héritage lourd à porter. L'un d'entre eux est Rainer Höß, le petit-fils de l'un des bourreaux les plus sanguinaires de la Seconde Guerre mondiale : le commandant de camp Rudolf Höß (voir rubrique « Auschwitz »). Accompagné du journaliste Eldad Beck, lui-même descendant d'un rescapé d'Auschwitz, Rainer revisite des artefacts de son grand-père datant de la période d'Auschwitz.

Rainer Höß raconte son enfance

Né en 1965, Rainer Höß est le fils de Hans-Jürgen Höß (1937). Lorsqu'il pense à son père, il se remémore une relation dénuée de toute chaleur. « Je pense que mon père était habité par la

même froideur [que son père, JP] [...] Il n'y avait aucune chaleur entre eux et nous. Jamais. Il nous disait quoi faire, et nous obéissions. Il fixait les règles, et nous les respections. Mon père ne tolérait ni faiblesse ni émotions. Il détestait

cela. Lorsque nous pleurions, il nous giflait plus pour sanctionner nos larmes que parce que nous avions fait une bêtise. » Il évoque ensuite un fait plus étonnant encore : « Ce que je trouve le plus grave, c'est qu'il n'a jamais re-

noncé à leur idéologie. Il est resté fidèle au Troisième Reich.»

Une visite à Auschwitz

Eldad Beck : « Il [Rainer, JP] m'a expliqué que son nom l'avait toujours empêché de se rendre à Auschwitz, surtout lorsqu'il était jeune. J'ai trouvé cela particulièrement étrange, car, pour moi, si quelqu'un devait visiter Auschwitz, c'étaient bien les parents des personnes responsables des crimes qui y ont été commis. Je lui ai dit que je n'avais jamais visité Auschwitz. Il m'a répondu : "Tu n'y es jamais allé ? Allons-y ensemble." » Rainer Höß avait donc la quarantaine lorsqu'il s'est rendu pour la première fois à Auschwitz. D'autres enfants de nazis ne s'y

arrêteront jamais ; « ils nient les faits, les édulcorent, ou vont même jusqu'à les justifier. »

Le documentaire suit les deux hommes au fil de leur périple. Pendant le voyage, Rainer se montre particulièrement nerveux. Il craint que quelqu'un le reconnaisse...

« Votre grand-père a tué ma famille ! »

Arrivé au *Zentralsauna* avec Eldad Beck, il rencontre un groupe d'étudiants israéliens, dont quelques descendants de victimes de la Shoah. « Ce camp était dirigé par un Allemand qui s'appelait Rudolf Höß, et son petit-fils est là aujourd'hui », annonce leur guide. Les questions des étudiants fusent :

« Vous sentez-vous responsable des actes de votre grand-père ? » demande une jeune fille. La réponse de Rainer Höß est immédiate : « Oui. Oui, bien sûr ! » Une autre étudiante prend alors la parole en hébreu : « Votre grand-père a tué ma famille, il les a torturés et éliminés... » Elle fond en larmes, mais parvient à se reprendre : « Il a exterminé ma famille, et je veux savoir : n'appréhende-t-il pas ces rencontres avec nous ? » Visiblement touché, Rainer rebondit : « C'est un plaisir de les rencontrer. Je suis désolé de ce qui est arrivé à sa famille. » Le guide a lui aussi une question : « Comment réagiriez-vous si vous aviez votre grand-père en face de vous ? » Rainer est surpris par la

▼ Rainer Höß s'est fait tatouer la devise sur le cœur : never forget - ne jamais oublier !



© Droits réservés



▲ Rainer Höß se rappelle les mots de son père : « Ne jamais montrer ses émotions ! »

question, mais répond tout simplement : « Oh... vous voulez savoir ce que je ferais ? Je le tuerais de mes propres mains. » Et sur ces mots, le groupe éclate de rire.

Un accompagnant israélien s'adresse alors aux étudiants : « Zvika [la personne âgée qui se tient à ses côtés, JP], qui a survécu à l'Holocauste, m'a demandé s'il pouvait lui serrer la main. Il veut lui serrer la main. » Zvika tend la main à Rainer, et lui dit : « J'étais là... » La poignée de main est suivie d'une étreinte. « Depuis des années, je m'adresse aux jeunes de Francfort pour leur dire : "Tu n'étais pas là. Tu n'as rien fait" », annonce alors Zvika. C'est à présent au tour de Rainer de fondre en larmes.

Rainer Höß déclarera plus tard : « Je pense que j'étais déjà très ému, mais j'ai toujours eu l'impression que mon père était juste derrière moi, et qu'il me soufflait à l'oreille : "Ne t'avise pas de pleurer. Pleurer, c'est montrer ses émotions. Ne t'avise pas de montrer tes émotions." Mais pour la première fois, je ne ressentais ni peur ni chagrin, mais du bonheur et de la joie ; la joie d'entendre une personne qui a survécu à ces abominations confirmer que je n'étais pas là, que je n'ai rien fait. »

Sortir de l'ombre du passé

Rainer Höß s'exprime une dernière fois avant de quitter le groupe d'étudiants : « La culpabilité est

quelque chose de difficile à expliquer. Je n'ai rien à me reprocher, et pourtant je me sens coupable. C'est un sentiment qui ne me quitte jamais. J'ai bien évidemment honte de ce que ma famille, mon grand-père, a fait à des milliers d'autres familles. On se dit : "Ils sont morts. Je suis vivant, mais pourquoi donc suis-je en vie ? Pour porter cette culpabilité, ce fardeau, pour apprendre à l'approprié ?" Je pense que c'est la seule raison pour laquelle j'existe : pour faire ce qu'il aurait dû faire. » ■

Johan Puttemans

Source : *Hitler's Children*, 2011, Maya Productions Limited, BBC.
Éditeur : Chanoch Zeevi.

BOURREAUX PARMI LES BOURREAUX : LES COMMANDANTS DU CAMP D'AUSCHWITZ

Rudolf Höb (1900-1947) est assurément le plus célèbre des commandants d'Auschwitz. En plus d'en avoir supervisé la construction en 1940, il en a fait, en 1943, le plus grand centre d'extermination d'Europe sur l'ordre d'Heinrich Himmler. Lorsqu'il est question d'Auschwitz, il n'est d'ailleurs pas rare que seul son nom soit mentionné, éclipsant presque celui des autres commandants. Mais quelle était réellement la fonction d'un « commandant » dans un camp de concentration (nazi) ? Les consignes de service d'un commandant de camp étaient basées sur un commandement définissant les compétences des SS dans un camp de concentration. Le statut du commandant de camp était défini comme suit : « Le commandant d'un camp de concentration est la plus haute autorité pour les questions matérielles et liées au personnel dans le cadre de toutes les affaires concernant officiellement les différentes unités. »¹

Le commandant de camp était donc responsable des gardes et de toute autre personne employée par la SS. Les structures de commandement de l'inspection des camps de concentration veillaient à l'intégration des opérations et du personnel du camp dans le système général d'exploitation des détenus, et le com-

mandant du camp gérait tout ce qui avait trait à la discipline du personnel de la SS au sein des camps de concentration (que les nazis appelaient « KL », pour *Konzentrationslager*, dans leurs correspondances). Il était secondé par un adjudant chargé de faire respecter, à la lettre et sans délai, tous ses ordres. L'adjudant était en outre responsable des correspondances et de la préparation en amont des tâches officielles de gestion du personnel qui incombaient au commandant. Il organisait également les rencontres personnelles entre les membres de la SS et le commandant du camp. Le rang du commandant dépendait de la taille du camp de concentration en question. Les petits camps et les camps satellites étaient souvent dirigés par un *SS-Scharführer*, tandis que les camps principaux, généralement plus vastes, étaient gérés par un *SS-Hauptsturmführer* ou un *SS-Obersturmbannführer*.

En novembre 1943, l'Office central SS pour l'économie et l'administration (WVHA) a décidé de fractionner le commandement central des camps de concentration d'Auschwitz, et Rudolf Höb a été transféré au WVHA de Berlin. Le complexe d'Auschwitz est alors devenu un ensemble composé de trois camps de concentration indépendants, et d'au moins

39 camps satellites dotés de différents noms et rattachés soit au camp de concentration d'Auschwitz I, soit à celui de Monowitz (Auschwitz III).

Auschwitz I (*Stammlager*), le tout premier camp érigé sur place en 1940, est alors devenu le cœur administratif de l'ensemble du complexe. Après le transfert de Höb, c'est Arthur Liebehenschel (1901-1948) qui en a repris la direction. Liebehenschel avait étudié l'économie et le commerce, et avait déjà une certaine expérience des camps de concentration. La situation des détenus s'est quelque peu améliorée sous sa houlette. Après la guerre, Liebehenschel a été jugé et pendu à Cracovie. Richard Baer (1911-1963) est devenu commandant du *Stammlager* après le départ de Liebehenschel. En 1944, ce pâtissier de formation avait déjà fait ses armes à Sachsenhausen, Buchenwald et Neuengamme. Il a pour sa part durci les mesures contre les prisonniers et dirigé l'évacuation d'Auschwitz, début 1945. Après la guerre, il a tenté de se faire oublier en retournant vivre en Allemagne sous un faux nom, mais il a été reconnu et arrêté en 1960. Il est mort en détention trois ans plus tard.

Le camp de concentration d'Auschwitz II (Birkenau) a été construit en 1941 pour accueillir



KL AUSCHWITZ

Rudolf Höb

4 mai 1940
10 novembre 1943

Novembre 1943:
Division du KL Auschwitz
en trois entités



Auschwitz I Stammlager



Arthur Liebehenschel
11 novembre 1943
8 mai 1944



Richard Baer
11 mai 1944
27 janvier 1945

Auschwitz III Monowitz (+ camps auxiliaires)



Heinrich Schwartz
11 novembre 1943
17 janvier 1945

Auschwitz II Birkenau



Friedrich Hartjenstein
22 novembre 1943
8 mai 1944



Josef Kramer
8 mai 1944
25 novembre 1944

les prisonniers de guerre soviétiques. En 1942, un centre d'extermination doté de deux infrastructures de gazage – les *Bunkers I* et *II* – a été établi à proximité. Ici, le successeur de Höb fut Friedrich Hartjenstein (1905-1954). Le parcours de Hartjenstein illustre la rotation permanente entre la *Waffen-SS* et les unités SS affectées aux camps de concentration. Il prouve également qu'il n'était pas nécessaire d'être membre du NSDAP pour atteindre les hauts rangs de la SS. Après la guerre, il a été condamné à mort en France (il avait également été commandant du camp de Natzweiler-Struthof, en Alsace), mais une crise cardiaque l'a emporté avant son exécution. Josef Kramer (1906-1945) lui a succédé à Birkenau le 8 mai 1944. C'est donc lui qui a dirigé l'*Aktion Höb* menée à Birkenau de mai à juillet 1944. Cette action, qui a entraîné l'élimination de 312 000 Juifs hongrois, doit son

nom au bref retour de Höb pour coordonner le massacre. Kramer et 44 autres fonctionnaires nazis (dont 15 femmes) ont comparu à Lunebourg lors du procès de Bergen-Belsen intenté par l'armée britannique. Kramer a été condamné à mort au terme d'un procès de quelques semaines (de septembre à novembre 1945 inclus). Le bourreau britannique Albert Pierrepoint l'a pendu le 13 décembre 1945 à Hamelen. Les crimes qu'il a commis à Bergen-Belsen ont valu à Kramer le surnom de « Bête de Belsen ». Auschwitz III Monowitz a eu le statut de camp principal indépendant de novembre 1943 à janvier 1945. Ce camp était régenté par Heinrich Schwartz (1906-1947), qui avait été l'adjutant de Höb

avant de devenir lui-même commandant de camp. Bénéficiant de l'appui de son supérieur, le chef du WVHA Oswald Pohl, cet imprimeur de métier est resté en place après qu'Arthur Liebehenschel et Friedrich Hartjenstein ont tous les deux été relevés de leurs fonctions, le 8 mai 1944. Condamné à mort par un tribunal militaire français pour les crimes perpétrés à Natzweiler (après son passage à Monowitz), Schwartz a été exécuté en tant que criminel de guerre pendant les procès de Rastatt, en 1947. ■

Frédéric Crahay
Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

(1) Wolfgang Sofsky, *Die Ordnung des Terrors. Das Konzentrationslager*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 1993 [Traduction libre].

LES GÉNOCIDES « OUBLIÉS » DU DÉBUT DU 20^e SIÈCLE : ZOOM SUR DES BOURREAUX ALLEMANDS ET TURCS

Le génocide des Herero et des Nama en Namibie

Au 19^e siècle, les territoires de l'actuelle Namibie sont peuplés de plusieurs groupes ethniques : San, Damara, Owambo, Nama et Herero. À l'époque, les Nama et les Herero sont les deux plus grandes tribus du pays. En 1884, ces territoires deviennent protectorat allemand sous le nom de « Sud-Ouest africain allemand ». L'intérêt des colons s'accroît après la découverte de diamants en 1894. Une politique de confiscation systématique des terres et l'arrivée de colons de plus en plus nombreux poussent progressivement les éleveurs hors de leur territoire. Le 12 janvier 1904, les Herero se rebellent. Guidés par leur chef, Samuel Maherero (1856-1923), ils attaquent une garnison allemande à Okahandja. En juin 1904, le général allemand Lothar von Trotha est envoyé en Namibie pour réprimer cette révolte. Il débarque avec 10 000 soldats et un plan de guerre.

Le 11 août 1904, lors de la bataille de Waterberg, les soldats allemands réussissent à encercler les Herero. Ils ont pour ordre de ne faire aucun prisonnier. Plusieurs milliers d'Herero parviennent tout de même à s'enfuir vers le désert du Kalahari. Les soldats allemands empoisonnent alors les rares points d'eau, et reçoivent l'ordre de tirer sur tout Herero tentant de

revenir dans les terres. Ainsi, en quelques semaines, des milliers de Herero meurent de faim et de soif. Von Trotha signe l'ordre de tuer tous les Herero le 2 octobre 1904 : « Les Herero ne sont dorénavant plus des sujets allemands [...] Tout Herero aperçu à l'intérieur des frontières allemandes avec ou sans arme, avec ou sans bétail, sera fusillé. Je n'accepterai plus désormais les femmes et les enfants, je les renverrai à leur peuple ou les laisserai être abattus. »¹ Les Herero qui ont survécu au désert sont emprisonnés dans des camps de concentration et soumis à l'esclavage. Des milliers de femmes sont également victimes de violences sexuelles infligées par des soldats allemands.

Environ 80 % du peuple Herero et 50 % du peuple Nama vivant sur le territoire de l'actuelle Namibie ont été exterminés par des soldats allemands entre 1904 et 1908. Lorsque le peuple allemand prend connaissance des exactions de von Trotha, l'indignation de l'opinion publique oblige le chancelier Bernhard von Bülow à demander au Kaiser Guillaume II de démettre von Trotha de son commandement. L'ordre arrive toutefois trop tard : les survivants Herero sont déjà parqués dans des camps de concentration tels que le camp de Shark Island, où servent de main-d'œuvre bon marché. Beaucoup sont morts de

malnutrition ou de dysenterie. Von Trotha rentre en Allemagne le 19 novembre 1905. Il est nommé général d'infanterie en 1910, et décède le 31 mars 1920 à Bonn. « Redécouverte » dans les années 1990, la guerre coloniale menée par von Trotha a été reconnue, rétroactivement, comme le premier génocide du 20^e siècle. Certains historiens ont même établi des parallèles entre son plan d'extermination des Herero et le programme d'élimination des Juifs des nazis². Le 16 août 2004, le gouvernement allemand a présenté ses excuses officielles, historiques et morales pour ces atrocités, qualifiées de génocide dans un communiqué signé par le ministre allemand de la Coopération économique. En 2006, le conseil municipal de Munich a officiellement décidé de changer le nom d'une rue que les nazis avaient baptisée « von Trotha Straße » en 1933. Cette rue est aujourd'hui connue comme la « Hererostraße » (la rue des Herero). L'année suivante, les descendants de von Trotha se sont rendus en Namibie pour présenter leurs excuses aux chefs Herero. Le vendredi 28 mai l'Allemagne a reconnu, pour la première fois, avoir commis un « génocide » contre les populations Herero et Nama en Namibie, dans ce territoire africain colonisé par l'Allemagne de 1884 à 1915³.

Berlin s'est en outre engagé à verser au pays plus d'un milliard d'euros d'aides au développement qui devront profiter en priorité aux descendants des deux populations.

Le génocide arménien

Au début du 20^e siècle, l'Empire ottoman s'étendait sur trois continents. Le pouvoir du sultan étant loin d'être absolu, certaines régions isolées jouissaient d'une assez grande autonomie. Au sommet de sa puissance, l'Empire ottoman comptait 29 provinces subdivisées en districts, en villes et en villages. La société ottomane, principalement agraire, se composait d'une grande diversité de groupes ethniques et religieux dont l'identité reposait entre autres sur les convictions religieuses : on y était musulman, juif ou chrétien.

Les Arméniens de l'Empire ottoman formaient pour leur part un groupe mixte. La plupart d'entre eux étaient des chrétiens apostoliques, mais certaines villes abritaient également des protestants ou des catholiques. Les Arméniens étaient surtout implantés dans les provinces orientales, qu'ils partageaient avec les Kurdes, les Turcs, les Arabes et d'autres peuples.

Juste avant la Première Guerre mondiale, environ deux millions d'Arméniens de religion chrétienne vivaient encore dans un



© Droits réservés

Le général Lothar von Trotha en 1906 ▲

Empire ottoman en déclin⁴. Au printemps 1915, le gouvernement ottoman décrète des mesures qui signent les débuts de la persécution des Arméniens au sein de l'Empire. Au terme de la Première Guerre mondiale, la région ne compte plus qu'une fraction de la communauté arménienne d'avant-guerre. Aujourd'hui, il ne reste qu'une poignée d'Arméniens en Anatolie.

Le déclin de l'Empire ottoman entraîne une vague d'instabilité. La politique de centralisation imposée par le sultan autocratique Abdulhamid II (1842-1918, sultan

De 1876 jusqu'à sa déposition en 1909) a pour effet de nourrir des sentiments radicaux et séparatistes. Ce radicalisme se distille peu à peu à tous les niveaux de la société, et des intellectuels ottomans se mettent à répandre des théories nationalistes d'inspiration européenne au sein des écoles militaires, politiques et médicales. En 1889, la nouvelle génération de fonctionnaires et d'officiers issus de ces établissements fonde le Comité Union et Progrès (CUP). Le but de ce comité (illégal) est de restaurer la constitution de 1876. Les Jeunes-Turcs, le pendant offi-

Mehmet Talaat Pacha



cieux du comité commencent par se livrer à de la propagande contre le sultan, qu'ils déposent finalement en 1909. Parmi les membres les plus éminents du CUP, on retrouve le chef de parti Mehmed Talaat Pacha (1874-1921), mais aussi Ismail Enver Pacha (1881-1922), et Djemal Pacha (1872-1922).

Le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman s'explique par trois grands facteurs : la défaite de l'Empire lors de la Première Guerre balkanique (1912-1913) et la perte de territoires qui s'ensuit, le coup d'État des Jeunes-Turcs, et le début de la Première Guerre mondiale. Le 17 octobre 1912, la Serbie, le Monténégro, la Grèce et la Bulgarie déclarent la guerre à l'Empire ottoman. Le traité de Londres, signé le 30 mai 1913, met fortement à mal l'Empire ottoman, exerçant un profond impact traumatique sur la société ottomane, dont la culture et l'identité sont sérieusement affectées. Par après, les nationalistes estiment que l'idée d'une identité « ottomane » unifiée n'est plus réaliste. La guerre a en outre instillé dans les esprits le mythe d'un « coup de poignard dans le dos » des chrétiens ottomans. Les tensions entre les politiciens s'intensifient progressivement, et le CUP commence à lancer des provocations, des accusations, des insultes et des menaces à l'intention des Bulgares, des Grecs et des Arméniens de l'Empire lors des sessions du parlement ottoman⁵.



© Droits réservés

Le génocide arménien fut un processus d'extermination systématique, avec des campagnes d'élimination, d'expropriation, de déportation, d'assimilation, de disette et de destruction de la culture matérielle. La société arménienne a été « décapitée » par l'exécution massive des membres de son élite économique, religieuse, politique et intellectuelle. Une grande rafle lancée à Istanbul le 24 avril 1915 a par exemple conduit à l'arrestation de nombreux intellectuels arméniens ; un mode opératoire qui a servi de modèle à de nombreuses actions menées dans d'autres villes. Les victimes de ces raids étaient

généralement des hommes d'âge moyen ou des Arméniens plus âgés dont l'influence, la richesse ou le statut étaient perçus comme une menace pour l'Empire. Après avoir été arrêtés, emprisonnés et torturés, ils étaient invariablement liquidés. En quelques semaines à peine, la communauté arménienne s'est vue privée de toutes ses figures de proue.

En juillet 1915, le peuple arménien est définitivement expulsé et envoyé dans des camps installés dans le désert syrien. Cet exil implique dans certains cas un périple de plus de 1 000 kilomètres sous une chaleur de plomb, en

plein cœur de l'été anatolien. Pour certains, la déportation s'apparente donc déjà à une condamnation à mort. Les leaders des Jeunes-Turcs savaient perti-

nemment que les chances de survie dans le désert de Deir ez-Zor étaient quasi nulles. Pour les enfants, les aînés et les femmes enceintes, le voyage n'était rien

d'autre qu'une marche de la mort. Quant à ceux qui ont survécu au voyage, ils ont rapidement constaté qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Au début de l'année 1916, Deir ez-Zor se trouve en proie à la famine, dans la plus grande indifférence des autorités. Au cours de l'été 1916, Talaat Pacha déclare même que les Arméniens parvenus à rallier Deir ez-Zor sont trop nombreux, et ordonne à son gouverneur de conduire des milliers d'Arméniens dans des grottes et de les abattre. Le génocide a principalement été perpétré par les Turcs et les Kurdes de l'Empire ottoman. Parmi les personnes impliquées, on retrouve des intellectuels et des érudits, mais aussi des ouvriers et des analphabètes sans emploi. Talaat Pacha, devenu ministre de l'Intérieur, a organisé et rationalisé le génocide en accusant collectivement les Arméniens de haute trahison, de sabotage et de désobéissance. En 1916, il publie un livre en quatre parties intitulé *Aspirations et agissements révolutionnaires des comités arméniens*. Ce livre contient des photos truquées de prétendus « terroristes » arméniens dans chaque ville de l'Empire ottoman. Chaque photo montre la même chose : des agents de police de l'Empire et des paramilitaires jeunes-turcs rassemblés derrière un groupe d'hommes arméniens qui se tiennent, tête baissée, devant une pile de fusils et de bombes. La légende est également toujours la

Ismael Enver Pacha



© Droits réservés

même : « Révolutionnaires arméniens arrêtés avec leurs armes ». Les mensonges des Jeunes-Turcs, soutenus par la machine de propagande de guerre allemande exercèrent une énorme influence, et sont aujourd'hui encore largement répandus et crus. Les véritables motivations de Talaat étaient d'ordre idéologique et pragmatique, avec des objectifs à la fois matériels et immatériels. Lors d'un entretien confidentiel avec le consul allemand, il a d'ailleurs admis que « le gouvernement ottoman entend[ait] utiliser la Grande Guerre pour se débarrasser de ses ennemis internes, les chrétiens indigènes de toutes dénominations, sans être dérangé par une quelconque ingérence étrangère. » La correspondance interne secrète de Talaat ne laisse en outre planer aucun doute : le but du génocide était de rendre l'Anatolie « plus turque » en chassant les Arméniens.

Le 31 octobre 1918, les défaites successives de l'Empire ottoman se soldent par une capitulation totale. La même nuit, les leaders du CUP fuient vers Odessa à bord d'un sous-marin allemand, de peur d'être emprisonnés et traduits devant la justice. Le vide de pouvoir ainsi créé sera comblé par le nouveau sultan Mehmet VI et un nouveau gouvernement qui annulent immédiatement les mesures anti-arméniennes. Les déportés peuvent réintégrer leur logement, et sont indemnisés pour les pertes subies. Le génocide est largement couvert par la presse, et fait l'objet de débats au Parlement turque. Les estimations de l'époque oscillent entre 800 000 et 1,5 million de morts. Fin 1918, les libéraux annoncent en effet que

800 000 Arméniens ont perdu la vie, alors que les calculs des organisations arméniennes portent plutôt ce nombre à 1 ou 1,5 million. Des recherches ultérieures ont permis de fixer le bilan du génocide arménien de 1915 à environ 1,2 million de victimes. Les trois grands ordonnateurs du génocide arménien s'étaient certes enfuis, mais les Arméniens ne les avaient pas oubliés pour autant. Ils s'en sont d'ailleurs occupés personnellement : Talaat Pacha a été assassiné à Berlin en 1921, et Djemal Pacha a connu le même sort en 1922 à Tiflis (Géorgie). Ismail Enver Pacha a péri en 1922 en combattant les bolchéviks en Asie centrale. Aujourd'hui encore, l'État turc nie l'existence de ce génocide.

Ces deux génocides (notons qu'à l'époque des faits, le mot « génocide » n'existait pas), déjà quelque peu oubliés, ont été complètement relégués au second plan par la Shoah. L'un des éléments notables du génocide des Herero et des Nama est le *Vernichtungsbefehl* de von Trotha. Rares sont en effet les coupables qui ont signé un acte officiel ordonnant les crimes qui leur sont reprochés. Quant au génocide arménien, on y retrouve l'équivalent de la *Dolchstoßlegende* employée contre les Juifs à partir de 1919. Les radicaux ottomans ont en effet utilisé les Arméniens comme bouc émissaire, leur imputant tous les problèmes de l'Empire. ■

Frédéric Crahay
 Directeur
 ASBL Mémoire d'Auschwitz



© Droits réservés

▲ Djemal Pacha

(1) Jan-Bart Gewald, *The Great General of the Kaiser, Botswana Notes and Records*, 1994, 26, p. 68. Version en ligne : <https://scholarlypublications.universiteitleiden.nl/access/item%3A2870488/view>, consultée le 8 juin 2022.

(2) Casper Erichsen, David Olusoga, *The Kaiser's Holocaust. Germany's Forgotten Genocide and the Colonial Roots of Nazism*, Londres, Faber & Faber, 2011.

(3) Voir : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2021/05/28/colonialisme-l-allemande-reconnait-avoir-commis-un-genocide-en-namibie_6081817_3212.html (consulté le 13 septembre 2022)

(4) Günter Lewy, *The Armenian Massacres in Ottoman Turkey: A Disputed Genocide*, Salt Lake City, University of Utah Press, 2005.

(5) Uğur Ümit Üngör, *Vervolging, onteigening en vernietiging: De deportatie van Ottomaanse Armeniërs tijdens de Eerste Wereldoorlog*, Soesterberg, Aspekt, 2007.

Dans cette rubrique : des images, des textes, des liens Internet, sans commentaire. Que sais-tu du contenu de cette page ? Quel est le lien avec le thème et quelle est ton opinion critique ? Envoie ta réponse à ces trois questions par mail via georges.boschloos@auschwitz et gagne une de nos publications au choix.

NO COMMENT

Les photos de la rubrique NO COMMENT des quatre Traces de Mémoire de 2022-2023 se complètent.



© Droits réservés



© Droits réservés

DE LIVRES ET D'AUTEURS

À partir de ce numéro, nous vous présenterons une nouvelle rubrique trimestrielle : BIBLIO

Dans ces pages, nous parlerons de livres : livres neufs et livres anciens, nous mettrons en valeur notre bibliothèque et nous présenterons des auteurs qui ont écrit sur les thèmes qui ont déterminé la création de la Fondation Auschwitz. Nous publierons également des textes, sans commentaire, pour inciter les enseignants et les élèves à la réflexion sur la culture libre de l'écriture.



Notre bibliothèque à la disposition de tous

En tant que Centre d'Études et de Documentation, la Fondation Auschwitz dispose d'une bibliothèque multilingue de plus de 26 000 livres et périodiques traitant de toutes les dimensions de la Seconde Guerre mondiale (dont la criminalité fasciste et nazie, la persécution des Juifs et la Shoah, la Résistance), mais aussi, d'une façon plus large, des crimes de masse et génocides, du racisme, de l'antisémitisme et du négationnisme.

La bibliothèque est accessible du lundi au vendredi de 9 h 30 à 16 h 30, sur rendez-vous auprès de M. Verschueren : emmanuel.verschueren@auschwitz.be.

Là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes

(Heinrich Heine)

Un autodafé consiste à détruire volontairement des livres ou d'autres documents écrits par le feu, le plus souvent dans un contexte public. Au cours de l'histoire, cette pratique a été adoptée par de nombreuses autorités séculaires et religieuses afin de réprimer les opinions contraires à leur idéologie, qu'elles considéraient comme une menace pour l'ordre établi.

Les exemples ne manquent pas : l'autodafé ordonné en Chine par la dynastie Qin (213-210 av. J.-C.), l'incendie de la bibliothèque de Bagdad (1258), la destruction des codex aztèques par Itzcoatl en 1430, la disparition des codex mayas, brûlés sur ordre de l'évêque Diego de Landa en 1562, le ravage de la bibliothèque publique de Jaffna, au Sri Lanka en 1981 ... Plus récemment, d'autres formes de média telles que des disques de musique, des bandes vidéo et des CD furent à leur tour brûlées, broyées ou écrasées. En 2019, des prêtres polonais catholiques mirent le feu à des livres d'Harry Potter, un parapluie Hello Kitty, un masque tribal et un livre du gourou Osho, sous prétexte que ces

objets encourageaient la sorcellerie.

Dans les années 1930, des autodafés étaient régulièrement organisés en Allemagne nazie par la SA (la section d'assaut nazie) pour éliminer les œuvres que les nazis considéraient comme « dégénérées », généralement signées par des auteurs juifs comme Thomas Mann, Marcel Proust et Karl Marx. L'un des plus célèbres autodafés du 20^e siècle eut d'ailleurs lieu à Berlin, le 10 mai 1933. Pour l'occasion, Joseph Goebbels donna une grande fête avec cortège et fanfare. Bien décidé à « purifier » la culture allemande de toute influence « non allemande », Goebbels obligea des étudiants – encouragés par leurs professeurs – à procéder au brûlage.

Le gouvernement nazi se targua alors de faire brûler des documents « ... subversifs qui mettent en péril notre avenir ou qui sapent les fondements mêmes de la pensée allemande, de la nation allemande et des forces qui animent notre peuple... »

Au cours de la dénazification qui fit suite à la guerre, des ouvrages confisqués par les Alliés furent déchiquetés au lieu d'être brûlés.

Des œuvres juives avaient déjà été détruites par le passé : selon le Tanakh (la bible hébraïque), le roi Joiaqim de Juda détruisit, au 7^e siècle av. J.-C., une partie d'un rouleau sur lequel Baruch ben Neriah avait noté les prophéties qui lui avaient été dictées par Jérémie (Jérémie : 36). Vingt-quatre charretées d'exemplaires du Talmud et d'autres manuscrits religieux juifs furent également enflammés par des policiers français dans les rues de Paris en 1244, après le fameux procès du Talmud.

Le 10 mai 2023, la Fondation Auschwitz et l'ASBL Mémoire d'Auschwitz inaugureront une nouvelle activité baptisée **LIBRE LECTURE** : une rencontre littéraire célébrant la liberté de la culture écrite. Cet événement s'inscrira dans la lignée des activités culturelles déjà mises en place telles que le ciné-club PASSEURS D'IMAGES, le CYCLE DE DOCUMENTAIRES et le concert thématique annuel LA MUSIQUE SOUS LE TROISIÈME REICH.

Informations, programme
et réservations via
remember@auschwitz.be

COMMENT UN HOMME ORDINAIRE EST DEVENU UN MONSTRE NAZI

une biographie glaçante

Dans *Krüger, un bourreau ordinaire*, Nicolas Patin raconte comment un jeune homme lambda et idéaliste a pu devenir, en deux décennies, l'un des pires bourreaux de la Seconde Guerre mondiale.

Écrire la biographie d'un nazi n'est jamais une chose aisée pour un historien, tant le sujet est, aujourd'hui encore, sensible. Si celle-ci n'est pas aussi monumentale que celle réalisée par Ian Kershaw sur Hitler en 1999-2000, il n'en demeure pas moins qu'elle est loin d'être dénuée d'intérêt car elle permet de poser la question (et de lancer des pistes d'explications) sur la compréhension de l'évolution psychologique de personnages devenus au fil des ans de véritables monstres, acteurs à part entière du massacre de centaines de milliers de personnes.

Nicolas Patin a cherché à comprendre les mécanismes qui ont fait de ce soldat vétéran de la Première Guerre mondiale un SS obéissant et un des artisans majeurs de la Solution finale.

Comme le démontre l'auteur, peu de choses ont été écrites sur lui à cause de la dispersion de ses archives à travers le monde, de l'Allemagne jusqu'aux États-Unis. Krüger a cependant beaucoup écrit sur lui-même : il a tenu un journal intime entre 1914 et 1944, qui compte plusieurs tomes. Patin a cherché un peu partout, il a

mené un véritable travail d'enquête pour reconstituer au mieux le parcours et interpréter les motivations de celui qui allait devenir le bras droit de Himmler en Pologne. Une réussite : l'ouvrage est très bien documenté et prend en compte les dernières avancées de la recherche historique sur la Seconde Guerre mondiale et le nazisme.

Comme toute sa génération, Krüger a passé les premières années de sa vie d'adulte au front, il n'a connu que cela, ce qui est fondamental selon Patin pour expliquer par la suite sa carrière SS. Il est né dans une famille de soldats. Son père, colonel, est mort en Belgique dans les premiers combats en août 1914. Ses frères sont aussi dans l'armée. Krüger est formé à l'académie des cadets de Karlsruhe.

Krüger est un soldat obéissant envers ses supérieurs, malgré les critiques qu'il peut faire dans ses carnets, et surtout d'une loyauté sans faille envers son pays.

C'est au front, avec les autres soldats, qu'il fait l'expérience du feu, de la camaraderie, mais aussi d'une hiérarchie qui ne respecte pas toujours les combattants. Il tire d'ailleurs une certaine fierté à se qualifier de *Frontschwein* (cochon de tranchée), vocable désignant outre-Rhin les vétérans de la Grande Guerre qui ont connu les combats. Il n'a donc jamais été un

embusqué, figure de soldat qu'il honnit, car il les juge incapables de commander des hommes, n'ayant aucune expérience du front.

C'est un patriote qui, lors de la défaite et surtout de la démobilisation, ne sait pas quoi faire : logiquement, selon ses idées et ses aptitudes au combat, il s'engage dans des corps-francs, groupes paramilitaires très présents dans l'Allemagne troublée des débuts de Weimar. L'enracinement de la République en fait un homme désabusé.

Il connaît la prison à cause de son appartenance aux corps-francs, à l'origine de nombreuses tentatives de putschs. Il occupe des petits boulots. Il n'est pas encore nazi car le parti est encore, dans les années 1920, un groupuscule. C'est à la fin de cette décennie, quand la crise se fait sentir et qu'il est victime d'une des malversations des républicains de Weimar (une affaire de détournement de fonds à Berlin), que Krüger, comme beaucoup de sa génération, se tourne vers le nazisme. Ses capacités de commandement et son respect de la hiérarchie en font rapidement un SS de haut rang en qui le *Reichsführer* de la SS, Himmler, a entièrement confiance.

Nicolas Patin présente ensuite le rôle de Krüger en Pologne entre 1939 et 1943, période durant la-

quelle il est le chef de la Police du pays. Cette ellipse des années 1930 et de son rôle grandissant dans la SS (expliqué ensuite) permet d'aller directement au cœur des exactions de Krüger.

Ce choix de Patin est tout à fait judicieux puisqu'ensuite, disposant de tous les exemples nécessaires, il va s'attacher dans la dernière partie de l'ouvrage à comprendre pourquoi Krüger est devenu un bourreau ordinaire.

Patin nous permet de comprendre les motivations du chef SS en Pologne, son obéissance absolue à Himmler, son aveuglement à conduire jusqu'au bout sa mission raciale pour l'Allemagne dans ce territoire occupé.

Krüger et Hans Frank (avec lequel Krüger ne s'entend guère), sont chargés de germaniser la Pologne, au nom de la théorie élaborée par Hitler de « l'espace vital à l'Est » (*Lebensraum*). Les nazis s'engagent alors dans de vastes déplacements de populations dont le but est l'installation « d'Allemands de race » pour coloniser ces territoires. Ils spolient les biens des Juifs et des Polonais.

Mais cette politique se révèle rapidement irréalisable, ne serait-ce que parce que les nazis ne savent que faire des millions de Juifs polonais parqués dans les différents ghettos. Après la conférence de Wannsee en janvier 1942, les SS décident de la « Solution finale au

problème juif en Europe ». Ce qui se traduit, à l'Est, par la création de plusieurs centres de mise à mort. Krüger, plus haute autorité de la SS en Pologne, est donc le responsable de ce génocide jusqu'en 1943, ce que Hans Frank, administrateur civil du territoire, ne se privera pas de rappeler plus tard, alors qu'il était, lui aussi, partie prenante dans l'élimination systématique des Juifs polonais.

Patin montre parfaitement le fonctionnement de la machine de mise à mort nazie, en expliquant aussi les nombreuses mécontentes entre les personnes. Ce sont d'ailleurs les points de discordance entre Frank et Krüger qui poussent Himmler en 1943 à relever Krüger de ses fonctions en Pologne. Les centres de mise à mort fonctionnaient déjà, les ghettos avaient été vidés (Krüger assiste personnellement à l'élimination de celui de Varsovie) : à son départ de Cracovie, Friedrich-Wilhelm Krüger était directement responsable de la mort de centaines de milliers de personnes.

Dans la dernière partie de la biographie, Nicolas Patin approfondit son enquête sur le SS et essaie de brosser son portrait psychologique. Son objectif est de comprendre ce qui, dans les années 1930, a transformé l'ancien combattant de la Grande Guerre en criminel responsable de l'extermination des Polonais et des Juifs

entre 1939 et 1943. L'analyse de l'historien s'affine, il essaie de rentrer dans la tête de Krüger. Pour ce faire, il émet des hypothèses : il élimine des analyses psychologiques (comme celles qui font des nazis avant tout des arrivistes) pour se rapprocher de la thèse de la philosophe Hannah Arendt à propos d'Eichmann, à l'occasion de son procès en 1961 à Jérusalem : « la banalité du mal ».

Le titre proposé par Patin, *Un bourreau ordinaire*, outre la référence aux *Hommes ordinaires* de Christopher Browning, pourrait nous faire penser que l'analyse de Patin reproduit celle d'Arendt. Il n'en est rien, au contraire, puisque l'historien montre bien que Krüger est parfaitement conscient de ce qu'il fait, qu'il assume, dans les ordres tout aussi bien que dans son journal intime, ses actes vis-à-vis des Juifs et des Polonais à la différence d'Eichmann qui lui a affirmé ne pas être responsable de ses crimes.

Pour Patin, Krüger a agi en son âme et conscience, appliquant de la manière qui lui paraissait la plus adaptée les ordres de Himmler et Hitler. Sa mission en Pologne, il l'a effectuée comme il l'a entendu, de la même façon qu'il obéissait aux ordres dans les tranchées de 14-18.

Cette analyse très pertinente de Patin permet de mieux comprendre comment Krüger a bas-

culé vers le nazisme et la SS : tout simplement parce que, pour lui, la violence de ce mouvement a été un moyen de perpétuer tout ce qu'il avait connu dans sa vie – l'armée et l'obéissance aux ordres. Dans les années 1930, le nazisme était devenu pour lui, l'ancien de 14-18, un moyen de restaurer la puissance de l'Allemagne humiliée en 1919. Ce que leur génération avait échoué à réaliser durant la Grande Guerre (faire du Reich la grande puissance européenne), Krüger, tout comme

Hitler ou Goering (tous de la même génération), ont vu dans la Seconde Guerre mondiale le moyen d'arriver à leur but. Alors que tous ceux qui étaient trop jeunes pour se battre durant la Grande Guerre (Himmler, Heydrich) ont voulu prouver qu'ils pourraient mieux faire que leurs aînés à travers une organisation nouvelle : la SS. L'analyse de Patin à travers le personnage de Krüger met donc brillamment en lumière le conflit des générations au sein de ce mouvement.

La lecture de cet ouvrage permet de mieux comprendre, à partir d'un exemple emblématique, pourquoi et comment les nazis ont pu, au nom de leur idéologie, se rendre responsables de la mort de millions de personnes.

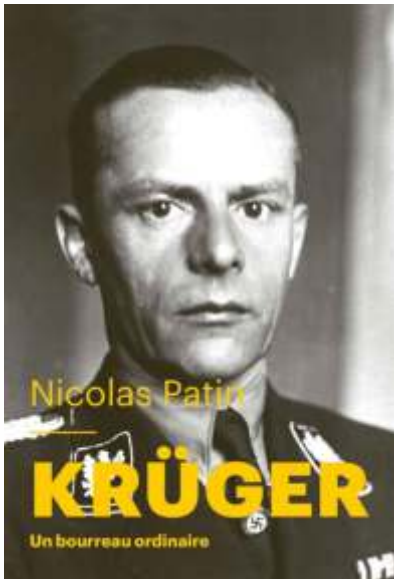
Nicolas Charles

Article publié précédemment dans *Nonfiction. Le quotidien des livres et des idées*, 12 février 2018

Krüger (au milieu de la deuxième rangée, derrière Hans Frank), soldat de 14-18, désabusé par Weimar, devient dans les années 1930 un hiérarque nazi, puis le chef de la police SS en Pologne occupée



© Droits réservés



Comment un jeune soldat enthousiaste, et pour tout dire « sympathique », est-il devenu, vingt ans plus tard, une incarnation de ce que l'on considère comme le « mal » ultime ? C'est le questionnement que propose Nicolas Patin dans une biographie inédite et originale de Friedrich-Wilhelm Krüger, responsable de l'assassinat des Juifs en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale.

Interview de Nicolas Patin par Marie-Laure Delorme, *Le Journal du Dimanche*, 5 octobre 2017.

L'historien Nicolas Patin restitue dans son livre le parcours d'un des pires bourreaux de la Seconde Guerre mondiale. La clarté d'écriture, la profondeur de réflexion, le sérieux des recherches font de Krüger, un bourreau ordinaire une remarquable biographie sur un « devenir bourreau ».

Quel a été le parcours de Friedrich-Wilhelm Krüger ?

Krüger était le responsable de la SS et de la police dans la Pologne occupée par les nazis ; durant la Seconde Guerre mondiale, c'est lui qui a été chargé de l'assassinat de tous les Juifs polonais et de la répression de la résistance. Peu de bourreaux, au XX^e siècle, portent la charge d'un tel déluge de tueries. Pourtant, quand j'ai trouvé sa trace dans les archives allemandes, c'était sous la forme de son journal de la Première Guerre mondiale, celui d'un jeune soldat de 20 ans. Ce qui m'a intéressé, c'est ce long processus de transformation, au fil des années 1920 et 1930 : alors qu'après la défaite de 1918 il devient un simple commis dans une librairie, il grimpe rapidement, par la suite, les échelons du parti nazi pour devenir haut responsable de la formation prémilitaire. C'est ce qui le conduit, en tant que fidèle de Heinrich Himmler, en Pologne en 1939.

Pourquoi peut-on voir dans le jeune soldat « sympathique » et « ironique » de 1918 l'un des plus importants bourreaux nazis ?

C'est tout le paradoxe. Krüger, en

1914, ne correspond pas à l'archétype de l'officier borné chez lequel on devinerait, presque par automatisme, un « nazi en puissance ». Il est certes nationaliste, convaincu du bien-fondé de son métier de soldat, mais il conserve toujours une forme de distance : face à ses supérieurs, il se moque parfois ; surtout, il est capable de voir la cruauté terrible de cette nouvelle guerre industrielle qu'est la Grande Guerre. Cela dit, son passage dans l'école prestigieuse des cadets l'a sûrement marqué, et a formé son rapport à l'autorité...

Pourquoi faites-vous un appel parcimonieux aux sciences sociales pour expliquer la figure du bourreau ?

La psychologie, l'anthropologie et la sociologie sont des sciences sociales extrêmement éclairantes. Dans le cas du nazisme, cependant, on les utilise trop souvent pour dépeindre des archétypes qui deviennent vite des invariants. Eichmann devient ainsi le symbole de la « banalité du mal », Goebbels celui d'une « propagande empoisonnée », tout comme, *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell

(2006), nous expliquaient que nous étions tous des bourreaux en puissance. Dans les deux cas, que le criminel de masse soit trop ordinaire ou trop extraordinaire, on le stabilise dans un « être » psychologique qui serait censé tout expliquer. Or, chez tous les bourreaux impliqués dans l'extermination des Juifs, la radicalisation a été un processus, un devenir bourreau, qui se construit entre le traumatisme de 1914-1918 et l'achèvement tragique de la période 1914-1945.

Faut-il comprendre Friedrich-Wilhelm Krüger comme l'enfant monstrueux des années 1914-1945 ?

C'est une très bonne définition. « Enfant » en est d'ailleurs le terme principal : comme de nombreux jeunes hommes de son âge, Krüger entre dans la guerre à l'âge de 20 ans. Il n'a, en 1918, connu aucune autre expérience professionnelle que celle de tuer, comme l'écrit, de son côté, Erich Maria Remarque dans *A l'ouest rien de nouveau*. De plus, son père tombe sous l'uniforme dans les premiers jours de la guerre, en Belgique. Tout son parcours

Maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Bordeaux-Montaigne, **Nicolas Patin** est spécialiste de l'Allemagne du XX^e siècle, des élites politiques, du nazisme et de la Solution finale. Il est également l'auteur de *La Catastrophe allemande (1914-1945)*, publication de sa thèse *La Guerre au Reichstag. Expériences de guerre et imaginaires politiques des députés sous la République de Weimar (1914-1933)*. Il a bénéficié d'une bourse de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah durant ses recherches.



© Droits réservés

montre qu'il n'arrive pas à sortir de cette expérience fondatrice, à l'oublier. Encore en 1939, il continue de percevoir le conflit qui vient d'éclorre à travers le prisme de certaines catégories de la guerre de 1914-1918 et de la défaite qui a suivi. Cela lui permet de ne pas regarder en face en quoi cette nouvelle guerre a changé : l'extermination des Juifs n'a plus rien à voir avec la guerre des tranchées, mais lui continue de percevoir son rôle comme étant le même, celui d'un soldat en guerre. Des années de formation idéologique, dans l'entre-deux-guerres, l'ont aidé à construire cette confusion.

Le chef suprême de la SS et de la police en Pologne occupée de 1939 à 1943, responsable direct de la mort de plus de deux millions de Juifs en Pologne, est un bon père et un bon mari. Un homme « normal ».

C'est un des éléments les plus dérangeants de l'étude sur les bourreaux nazis, mais nous devons le regarder en face. Nous n'arrivons pas à comprendre comment ces hommes pouvaient, dans le même temps, être moralement

« bons » envers leurs familles, leurs proches, et si terriblement atroces envers leurs victimes. Mais en réalité, il faut comprendre cette idée simple : l'idéologie des nationaux-socialistes les poussait, d'un côté, à adorer leur race, leur nation, leur famille, et tout ce qui relevait de la construction d'un avenir aryen ; de l'autre côté, on les appelait à haïr, exéquer de toutes leurs forces « l'ennemi juif » et les « hordes slaves ». Il n'y a donc pas de clivage, chez Krüger, entre l'homme qui emmène ses fils faire du cheval tous les matins et s'occupe de leurs devoirs, semble être un mari attentif et un collègue prévenant, et celui qui ordonne de faire tirer sur des enfants juifs dans le ghetto de Varsovie. Ce qui nous pousse dans les limites de nos propres valeurs humanistes, c'est la profondeur atteinte par les racines idéologiques du nazisme : nous n'arrivons pas à comprendre que le fanatisme de ces hommes dépassait largement l'empathie qu'il nous semble logique de ressentir pour tout être humain. Pour eux, cette empathie n'existait pas, et le clivage ne passait donc pas, comme on le présume, au sein même de leurs

émotions, mais entre ceux qu'ils aimaient et défendaient – les Allemands – et ceux qu'ils voulaient détruire – la population juive.

Peut-on décrire Friedrich-Wilhelm Krüger comme un « parfait » soldat, faisant preuve d'une « obéissance cadavérique » ?

L'idée que le crime soit motivé par un parfait respect des ordres est séduisante, et parfois vraie. Krüger a appris dès son plus jeune âge à se plier à une discipline de fer qui a perduré dans son engagement dans la SS. Cependant, on verse assez vite, en pensant comme cela, dans une vision caricaturale du « militarisme prussien » qui aurait sculpté le nazisme. Dans le même temps, on peut aussi tendre à une déresponsabilisation des bourreaux, en montrant qu'ils n'avaient pas le choix. Très peu de dignitaires nazis ont été condamnés durant la guerre pour avoir refusé d'obéir à des ordres. Plus ils étaient haut placés dans la hiérarchie, plus ils avaient de marge de manœuvre. Ils ont choisi, consciemment, d'appliquer leur politique meurtrière, Krüger le premier. ■

Nom et prénom

Classe / Cours

Le bourreau continuera de nous questionner, non seulement parce qu'il nous renvoie aux limites morales de notre modernité, mais aussi parce que la mort de masse n'a pas disparu de notre horizon, et se perpétue, souvent, aux frontières de l'Europe. Il nous faut continuer à expliquer, inlassablement, les mécanismes qui mènent au crime.

Tâche :

Recherche des titres de livres et de films qui ont été publiés ces dix dernières années basées sur les figures de bourreaux.

Identifie les bourreaux concernés et précise s'il s'agit d'œuvres de fiction ou de récits tirés de faits réels.

Recherche des titres de livres et de films qui ont été publiés ces dix dernières années basées sur les figures de chasseurs de bourreaux.

Quelle est ta conclusion en voyant ces résultats ?

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

www.auschwitz.be

Une des rares photos
de Johanna Langefeld



© Droits réservés

JOHANNA LANGEFELD FUT LA PREMIÈRE **SS-OBERAUFSEHERIN** D'AUSCHWITZ

La garde des camps de concentration n'était pas exclusivement réservée aux hommes, et certaines gardiennes se sont, elles aussi, distinguées par leur cruauté. Dans la rubrique «Le saviez-vous?» des quatre numéros de l'année 2022-2023, nous parlerons de ces femmes qui ont contribué aux souffrances des détenus des camps.

Nous commencerons avec Johanna Langefeld. Née en 1900 dans la ville allemande de Essen (dans la partie centrale du bassin de la Ruhr), elle a travaillé comme gardienne et *Oberaufseherin* (surveillante en chef) dans plusieurs camps de concentration, et notamment dans le tristement célèbre camp d'Auschwitz.

Johanna Langefeld a décroché son premier poste de surveillante à 35 ans, dans l'équipe de l'*Arbeitsanstalt* de Brauweiler, qui accueillait les femmes « asociales » – ce qui signifie qu'il s'agissait d'une prison où étaient enfermées les prostituées et les femmes sans travail et sans domicile fixe. Ces détenues ont par la suite été en-

voyées dans des camps de concentration. Johanna Langefeld a rejoint le NSDAP deux ans plus tard. Sa carrière dans le système concentrationnaire pouvait commencer.

Le KL Lichtenburg

L'un des premiers lieux à avoir été transformé en camp de concentration fut un château érigé au XVI^e siècle à Lichtenburg, en Saxe. À partir du XIX^e siècle, et jusqu'à la fin des années 1920, cette bâtisse fortifiée a servi de pénitencier. Elle a toutefois dû fermer ses portes pour cause de vétusté, et parce que les conditions d'hygiène y laissaient à désirer. En juin 1933, les nazis ont commencé à y enfermer leurs opposants politiques. Ce camp, pourtant relativement petit, a compté jusqu'à 2 000 prisonniers. La surveillance y était au départ assurée par la police allemande, mais a été confiée à la SS à peine un an plus tard. Le camp de concentration de Lichtenburg a finalement fermé ses portes au cours de l'été 1937, la construction des imposants camps de Sachsenhausen et Buchenwald

l'ayant rendu superflu, du moins en ce qui concerne les détenus masculins. En décembre de la même année, le bâtiment a été converti en camp pour femmes. Les captives n'y sont toutefois pas restées bien longtemps : elles ont été déportées vers le camp de concentration de Ravensbrück dès le printemps suivant.

En mars 1938, Johanna Langefeld intègre le camp de concentration pour femmes de Lichtenburg en tant que gardienne. Elle est promue surveillante en chef environ un an plus tard, avant d'être transférée à Ravensbrück une fois le nouveau camp de concentration pour femmes achevé. À Ravensbrück, les activités meurtrières de Johanna Langefeld s'intensifient lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate.

C'est elle qui est chargée lors de la *Sonderaktion 14f13* (l'élimination des détenus jugés « inutiles ») de sélectionner les femmes qui seront exécutées dans les chambres à gaz utilisées pour l'extermination centralisée des malades (*Aktion T4*).

Le KL Auschwitz

En mars 1942, Johanna Langefeld est rattachée au KL d'Auschwitz, où une nouvelle section de détention de femmes vient d'être ouverte. Rudolf Höß, le commandant du camp, se déclare assez mécontent d'elle ; selon lui, elle n'est pas capable de faire face à la situation, et aurait en outre refusé d'obéir aux ordres. Höß décide alors de placer le camp pour femmes sous la surveillance d'un homme. En juillet 1942, après une visite du complexe – et du centre d'extermination – d'Auschwitz, le chef de la SS, le *Reichsführer* Heinrich Himmler, ordonne le transfert de la section féminine du *Stammlager* d'Auschwitz (I) vers les nouvelles infrastructures du camp de concentration d'Auschwitz II – Birkenau. Dans la foulée, il déclare qu'aucun homme ne pourra travailler au contact des détenues. Il intime par conséquent à Höß de nommer Johanna Langefeld *Oberaufseherin* du camp pour femmes de Birkenau. La surveillante en chef s'y acquitte de ses tâches avec zèle, n'hésitant pas à choisir les prisonnières qui seront exécutées.

Johanna Langefeld subit une opération au cours de l'été 1942. Pendant sa revalidation, elle demande à Oswald Pohl, le chef du SS-WVHA (la division économique de la SS) de la renvoyer au KL de Ravensbrück. Maria Mandl lui succède alors en tant que *Oberaufseherin* au KL d'Auschwitz (voir *Traces de mémoire* 46). De retour au KL de Ravensbrück, sa relation avec un groupe de détenues change du tout au tout. Après la guerre, Margarete Buber-Neumann, une prisonnière politique devenue assistante de Langefeld et secrétaire pour le commandement du camp, a d'ailleurs déclaré que Langefeld avait été relevée de ses fonctions en raison de sa sympathie pour les détenues polonaises. Johanna Langefeld fut arrêtée et emprisonnée à Breslau en attendant d'être jugée par la SS. Son procès n'a jamais eu lieu, mais elle a tout de même été licenciée. Elle a passé les dernières années de la guerre à travailler dans l'usine BMW de Munich.

Comme bien d'autres criminels de guerre, Johanna Langefeld a

dû assumer les conséquences de ses actes une fois la guerre terminée. Elle a ainsi été arrêtée par l'armée américaine en décembre 1945. Elle a ensuite été extradée vers la Pologne en septembre 1946 pour être jugée à Cracovie avec d'autres membres du personnel de la SS ayant sévi à Auschwitz. En décembre 1946, elle réussit à s'échapper de la prison où elle était retenue captive. Elle y avait d'ailleurs été particulièrement bien traitée, ce qui laisse à penser qu'elle a reçu de l'aide du personnel polonais de la prison. Après avoir vécu quelque temps dans un couvent et chez des particuliers, elle rentre illégalement à Munich vers la fin des années 1950, et se réfugie alors chez sa sœur.

Johanna Langefeld, la première *Oberaufseherin* du KL d'Auschwitz, meurt en 1974 à Augsbourg, sans avoir payé pour les crimes qu'elle a commis au nom du régime nazi. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz



Le documentaire *Przypadek Johanny Langefeld* de 2019 explore le seul cas connu d'une gardienne SS de haut rang qui a été soutenue par ses propres victimes : à l'aide de documents d'archives et de témoignages, le film tente de dresser le portrait d'une nazie de haut rang qui fut à la fois bourreaux et sauveuse.



L'ancien SS-Auffanglager (camp d'accueil) de Breendonk a connu deux commandants : Philipp Schmitt et Karl Schönwetter. Nés en Bavière en 1902, les deux hommes étaient trop jeunes pour prendre part à la Première Guerre mondiale, mais pas pour prendre conscience des horreurs et des terribles conséquences de la guerre. Pourtant, ils nourriront tous deux de la sympathie pour l'idéologie nationaliste du nazisme, et ils finiront tous deux par devoir rendre compte des atrocités commises sous leur commandement. L'un sera condamné à mort. L'autre exonéré...

Philipp Schmitt (au milieu) prend la pose à l'entrée du fort, en compagnie de son chien et d'une partie des autres bourreaux



© Droits réservés

LES COMMANDANTS DU SS-AUFFANGLAGER BREENDONK

Philipp Schmitt, opportuniste et premier commandant du camp de Breendonk

En 1919, Philipp Schmitt rejoint un *Freikorps* et commence ainsi à laisser libre cours à ses idées d'extrême droite. Au début des années 1920, il occupe divers emplois, mais toujours brièvement, car il ne parvient à en conserver aucun. En parallèle, il collectionne les condamnations pour coups et blessures. En 1925, il s'affilie au NSDAP et devient membre des « chemises brunes », les brutes qui matent l'opposition à coups de poing lors des apparitions d'Hitler (la SA). L'année précédant l'arrivée au pouvoir d'Hitler, Philipp Schmitt rejoint les « chemises noires » (la SS). Il gravit ensuite rapidement les échelons grâce à ses précédentes prises de

position. Après la proclamation de l'État nazi, il part pour Berlin et intègre le service d'espionnage de la SS : le redouté SD.

Le 1^{er} août 1940, Philipp Schmitt est promu *SS-Sturmabführer* (commandant au sein de la SS) et transféré à Bruxelles, où il est à nouveau affecté au SD. Le même mois, il devient le premier commandant du tout nouveau *SS-Auffanglager* de Breendonk (voir *Traces de mémoire* 25) et y impose dès le départ un régime strict. Schmitt violente rarement les détenus lui-même (exception faite d'un accès de fureur dû à l'alcool), préférant lâcher sur eux son fidèle berger allemand, Lump. Les morsures de chien sont donc fréquentes à Breendonk. Il laisse aussi la gestion quotidienne du camp à ses subalternes, par

exemple les gardes Arthur Prauss et Johann Kantschuster, que les prisonniers apprennent vite à redouter (voir *TdM* 46).

En 1942, Philipp Schmitt endosse, en plus de son travail à Breendonk, la fonction de commandant du nouveau *SS-Sammellager* de Malines (caserne Dossin), d'où 28 convois de Juifs de Belgique seront déportés vers Auschwitz. Opportuniste et avide de richesses, il met en place un commerce clandestin avec quelques Juifs enfermés à la caserne. Son trafic est mis au jour au printemps 1943, et il est démis de sa fonction de commandant de la caserne Dossin. Quelques mois plus tard, il perd également son poste à Breendonk, laissant la main à Karl Schönwetter. Après sa mise à pied, qui s'est accompagnée de

© Droits réservés



▲ Philipp Schmitt

© Droits réservés



▲ Karl Schönwetter

sévères réprimandes, Philipp Schmitt est envoyé au Danemark. Là aussi, il fait parler de lui, puisqu'il est impliqué dans le meurtre d'au moins quatre membres de la résistance danoise.

Peu de temps après la capitulation du Troisième Reich, Schmitt est arrêté aux Pays-Bas et reconnu par un ancien détenu de Breendonk du nom de Paul Lévy. En novembre 1945, il est extradé vers la Belgique et enfermé à... Breendonk (II). Son procès doit toutefois être différé en attendant que la loi pénale belge soit modifiée pour permettre le jugement de militaires étrangers. Philipp Schmitt répond finalement de ses actes en août 1949, devant le tribunal militaire belge, qui l'accuse de 83 meurtres. Il est déclaré coupable en novembre de la même année. Bien qu'il n'ait tué personne de ses mains, les crimes visés ont été commis au sein du camp dont il était responsable. Le verdict est ensuite confirmé en appel, et son recours en grâce est rejeté. Philipp Schmitt passe devant le peloton d'exécution le 8 août 1950. Il est la dernière per-

sonne et le seul officier nazi exécuté en Belgique.

Karl Schönwetter, commandant faible et corrompu de Breendonk

Karl Schönwetter abandonne l'école assez jeune, et vaque ensuite de petit boulot en petit boulot. Dans les premières années suivant la Première Guerre mondiale, il se retrouve régulièrement au chômage. En 1921, il s'enrôle dans la *Reichswehr* (l'armée allemande à l'époque de la république de Weimar), qu'il quitte en 1928. Il rejoint le NSDAP et la SS juste avant que les nazis accèdent au pouvoir, puis intègre le SD en mars 1933. Il est envoyé, entre autres, à Vienne et plus tard à Kiev, où il sert comme chef de camp, acquérant ainsi toutes les connaissances nécessaires pour reprendre Breendonk après le renvoi de Philipp Schmitt, en novembre 1943.

Son commandement est marqué par de longues périodes d'absence ou de maladie. De manière générale, il est considéré comme un leader faible et ouvert à la corruption. Vers la fin du mois d'août 1944, soit peu avant la

Réflexions éthiques :

Comme on peut le remarquer, un bourreau a été condamné, tandis que l'autre a été exonéré. En réalité, de nombreux criminels de guerre ont été libérés ou n'ont été condamnés qu'à une peine légère. Qu'en pensez-vous ?

libération de la Belgique, Karl Schönwetter fuit vers l'Autriche. Après la capitulation de l'Allemagne nazie, son nom est inscrit sur la liste des criminels de guerre recherchés. Il n'est toutefois pas remis aux autorités belges après sa reddition à l'armée américaine. Il est même libéré en 1947, et trouve du travail dans une ferme. En 1968, la justice allemande l'accuse de crimes de guerre. Les poursuites sont toutefois rapidement abandonnées pour la simple et bonne raison qu'il n'a jamais été personnellement impliqué dans un quelconque homicide, même si de nombreux meurtres et actes de barbarie ont été commis au cours de son commandement. Karl Schönwetter est mort en 1976, l'année après avoir été entièrement exonéré. Il n'a donc jamais dû répondre des atrocités perpétrées au camp de Breendonk lorsqu'il était responsable.



Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz

La suite logique des deux voyages d'études « Visiter Auschwitz-Birkenau » et « Sur les Traces de la Shoah en Pologne », proposés depuis plusieurs années par l'ASBL Mémoire d'Auschwitz et la Fondation Auschwitz, sera bientôt accessible aux intéressés.

SUR LES TRACES DU PÉRITOCIDE NAZI

Voyage d'études qui suit le programme nazi de l'extermination des « vies inutiles »

(Infanticide - Aktion T4 - Meurtre aléatoire de patients - 14f13 - meurtre de patients en Pologne)



© Droits réservés

Avant même les vastes massacres par balles et la déportation génocidaire des Juifs destinés à être gazés à leur arrivée, les nazis ont secrètement mené l'Aktion T4. Cette action impliquait le meurtre systématique de ce que les nazis considéraient comme une « vie indigne d'être vécue » : les personnes handicapées physiques et mentales. Quelque temps après l'invasion de l'Allemagne nazie en Pologne, les premiers gazages de personnes hospitalisées ont commencé dans la Pologne occu-

pée, ainsi que l'enregistrement des personnes handicapées en Allemagne même, qui ont été assassinées dans des chambres à gaz spécialement équipées à partir de 1940.

Le nouveau voyage d'étude de plusieurs jours, intitulé **Sur les traces du péritocide nazi**, commence en Pologne, où ont eu lieu les premiers gazages de personnes « inutiles », et se poursuit en Allemagne et en Autriche avec la visite d'institutions dites intermé-

diaires, d'établissements pour enfants et de centres de mise à mort de l'Aktion T4.

Les organisateurs de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz finalisent actuellement leurs recherches, tant dans les archives que sur le terrain, et espèrent pouvoir proposer ce voyage d'étude unique d'ici 2024.

Pour plus d'informations, veuillez contacter Johan Puttemans à l'adresse suivante : johan.puttemans@auschwitz.be.



Vous êtes directeur(trice) d'une école secondaire
 Vous êtes enseignant(e)
 Vous êtes animateur(trice) auprès de jeunes
 Vous faites partie d'associations à visée citoyenne
 Vous faites partie d'un centre culturel

&

Vous souhaitez sensibiliser votre public de manière dynamique,
 personnalisée et vivante à la Shoah ?

Des enfants de survivants de la Shoah vous proposent de venir raconter à
 vos jeunes les histoires vécues par leurs parents durant la
 Seconde Guerre mondiale.

Neshama est un projet organisé par le Service Social Juif. Des transmetteurs de mémoires ont été formés pour raconter l'histoire vécue par leurs parents durant la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, en complétant des cours d'histoire reçu par les élèves

durant leur programme, cette présentation vient illustrer le parcours des survivants durant cette période.

Cela s'adresse à des jeunes de 5^e et 6^e année de secondaire. La présentation dure 50 minutes et

c'est gratuit. Ils peuvent se déplacer dans vos écoles.

Un dossier pédagogique, mis à disposition par la Fondation Auschwitz, est disponible.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à nous contacter via : neshama@servicesocialjuif.be

PROGRAMME

- 08 h 30 Accueil
- 09 h 00 Introduction
- 09 h 30 Les camps de concentration par opposition aux centres d'extermination. Un monde de différence
- 10 h 30 Pause-café
- 10 h 45 *Aktion T-4*, une mort « miséricordieuse » nazie
- 11 h 30 Les *Einsatzgruppen*, la Shoah par balle
- 12 h 00 Repas
- 13 h 00 Chelmno, le premier centre d'extermination
- 13 h 45 *Aktion Reinhardt*
- 14 h 15 Pause-café
- 14 h 30 Bełżec, le laboratoire
- 15 h 00 Sobibór, la frustration
- 15 h 30 Treblinka, le centre de mise à mort primitif
- 16 h 00 Birkenau, l'usine de mort parfaite
- 16 h 30 Conclusion et évaluation

LE PROCESSUS D'EXTERMINATION NAZI : UNE APPROCHE TECHNIQUE

UNE JOURNÉE DE FORMATION PÉDAGOGIQUE PAR L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

Frédéric Crahay et Johan Puttemans

MERCREDI 16 NOVEMBRE 2022
DE 9 À 17 H

**LES ATELIERS
DES TANNEURS** (Salle Gamay)
Rue des Tanneurs 60A
1000 Bruxelles

ENTRÉE GRATUITE
Renseignements et
inscription (obligatoire) via
info@auschwitz.be

À dix minutes de marche de BRUXELLES CENTRALE
Bus 52 et 48 - arrêt JEU DE BALLE
Métro LOUISE et PORTE DE HALLE

MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL - FONDATION AUSCHWITZ
RUE AUX LAINES 17/BTE 50 - 1000 BRUXELLES - TÉL.: +32 (0)2 512 79 98

WWW.AUSCHWITZ.BE
INFO@AUSCHWITZ.BE

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Jean Cardoen, Dirk Lagast,
Yves Monin, Thierry De Win, Yannik van Praag
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard
Graphiste : Georges Boschloos



**loterie
nationale**
BIEN PLUS QUE JOUER

SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre